

Le Dilemme d'un Fils

Emmanuel Dilmaïkai

Le Dilemme d'un Fils

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2021
ISBN : 978-2-312-08583-8

Aux communautés chrétiennes d'Algérie
À toute ma Grande famille

Avant-propos

J'ai écrit ces quelques pages poussé par ce seul verset biblique : « Mais tout ce qui est condamné est manifesté par la lumière, car tout ce qui est manifesté est lumière. » (Éphésiens 5, 13). Dans ce récit, j'ai d'abord voulu me révéler tel que j'étais avec l'idée de me délier de cette vie secrète. De toute évidence, quoi de plus normal que de dénoncer mon comportement de délinquant ? Aucune personne ayant mené une vie pareille ne vous dira n'avoir pas eu de regrets.

Je voulais aussi par mon récit resserrer les liens du dialogue entre parents et enfants, qui souvent, ne se construisent que – trop tard – sous la pression des événements parce qu'on n'a pas su trouver – assez tôt les mots du dialogue.

Il s'agit en même temps de dénoncer la pratique qu'use la vindicte populaire comme moyen de dissuasion contre le vol, car, par cette meute, j'ai été lynché, malmené, traîné sur le goudron mêlant ainsi ma peau et mon sang à celui-ci, reçu autour de mon torse comme une alliance scellant mon sort à mort les pneus concourant à me brûler vif, pour une cause qui ironiquement était de très loin moins punissable que cet acharnement ; et même après avoir été lynché, j'ai continué dans ce chemin ensorcelé. C'est une habitude plus tenace que ce que pensent les profanes surtout quand on a commencé mineur et qu'on y a erré jusqu'à l'âge majeur.

Introduction

Comme hier, je m'en souviens encore de mes tout débuts. Et pourtant il y a de cela vingt-deux ans. Tout avait commencé dans la petite boutique du quartier. Eh bien oui ! C'est là qu'a surgi l'envie de prendre sans demander. Le boutiquier était une manne. Il savait me rappeler depuis combien de jours je n'étais pas passé dans sa petite boutique bien achalandée, et se levait toujours de son long siège le torse contre son comptoir me donnant ainsi l'impression que j'étais bien petit alors que, du haut de mes un mètre et plus, je pouvais lui adresser ma commande sans me mettre sur mes orteils. Tout me laissait donc entrevoir sa délicatesse. Même quand je m'amenais en dernier, il faisait signe aux autres clients qu'il y avait un moins grand qu'eux, et me servait rapidement en me donnant un bonus. Et quand j'entrais chez lui pendant qu'il mangeait, il m'invitait à le rejoindre en me faisant passer par l'autre porte ; celle qui menait à sa caisse... C'est ainsi qu'arriva la tentation. Je m'étais dit d'accord, mais j'ignorais pour combien de temps cela allait durer. Et c'était parti pour encore et encore.

Constamment quand je sortais de la maison, Yaya¹ me ressas-sait : Mon garçon, surtout ne va pas au-delà des barricades pour y marauder, car tu risques de te casser le bras ou la jambe ; ne te bagarre pas avec tes amis non plus. Je faisais alors très attention à ne pas enfreindre ces lois. Marauder, ça me faisait si peur. Me battre contre mes amis ? Mais des amis je n'en avais pas ! Que des

1. Mère

frères ! Avec un lien aussi fort que celui du sang. Que des frères. Brice et Gabi ils s'appelaient.

Mais tu ne voleras point et tous ses conséquences, ça Yaya ne m'en avait pas encore parlé, ou du moins pas comme il le fallait. Elle qui pourtant m'infligeait des coups de fouets et m'accablait de : Tu ne dois pas faire ceci rentre à la maison ou tu ne dois pas faire cela va te coucher, souvent sans même que je sache le pourquoi. Alors, en ce qui concerne le vol, je ne voyais pas de tabou. Et effectivement, le tabou n'existe qu'à partir du moment où l'interdit est fixé. Ce que je savais avec exactitude c'est que je ne savais rien de ce mystère qui me fut révélé en ce jour fatidique où je trempais la main dans cette caisse bourrée d'argent et subtilisais beaucoup de pièces et de billets de banque. Je n'avais pas compté cette somme d'argent, je croyais que c'était impossible, car je ne savais pas comment m'en prendre. Et au fur de mes dépenses et ce sans utiliser le moindre billet, je constatais que malgré mes multiples achats de bonbons, sucettes, biscuits, chocolats et caramels, il me restait toujours beaucoup de cet argent qui avait pris un air anormal si bien que je m'en étais débarrassé en les jetant dans la nature parce que les pièces qui débordaient de ma petite poche quand je m'asseyais à la hâte pouvaient susciter des questions qui pouvaient me mettre dans une position de tabou. Alors en ce cas, que je sois averti ou pas, j'aurais été passé à tabac par mes parents. En effet, je préférais tout dissimuler et ne rien chercher à savoir. Il me restait quand même le souvenir de ces brefs moments sucrés où je croyais avoir un pouvoir puisqu'avec cet argent, il me suffisait de désirer quelque chose pour que cela soit. Mais j'avais malheureusement déjà goûté à ce délice secret. L'habitude étant un mode de vie que chacun peut adopter par contrainte ou par passion envers un acte qu'on a déjà posé, je me disais encore une dernière fois, juste une poigné, et ça allait jusqu'à ce que le boutiquier me prenne la main dans la caisse. Il n'avait rien dit d'autre que : Attends, je te donne une seule pièce, en me glissant une pièce jaune. Voyant la méfiance du boutiquier qui ne me laissait plus entrer par l'autre porte, je me mis à chiper les boîtes de conserve.

Lorsqu'il me remettait le plastique qui contenait ma commande, j'en prenais une à son insu et la plongeais dans mon plastique en sortant. Mais, ce n'était pas aussi délicieux que ce que ma main prenait dans la caisse. La boîte de conserve était souvent choisie compte tenu de ma position dans la boutique et je me contentais donc de celle que je parvenais à prendre mais le choix n'étant pas forcément à mon goût, j'avais alors souvent des regrets après l'avoir ouverte et je restais sur ma faim – d'où m'était venue l'idée d'aller voir ailleurs. Dans d'autres boutiques de la ville...

La vindicte populaire

Douala, marché Mboppi, un après-midi de décembre 1997.

Les guirlandes illuminaient le marché de la ville côtière et laissaient percevoir le Gloria in excelsis Deo. Les commerçants, occupants temporairement les voies publiques, criaient à tue-tête en proposant leurs articles aux passants dans un vacarme entremêlé de bruit de klaxons de voitures ahurissantes. La crèche, mangeoire où avait été mis l'enfant Jésus-Christ au moment de sa naissance dans une étable de Bethléem, était en grande partie représentée sur les étals. Jusqu'ici, pour moi, tout allait donc bien. Ma vie n'était pas du tout dégoûtante. Elle était semblable à un livre écrit par mes propres idées. Souvent, tôt à l'aube, je partais pour mon forfait et revenais quelques enjambées après – fort de mon gain sale. Je me permettais de prendre furtivement le bien d'autrui et ce sans embarras. Mais comme indique la sagesse : « Un voleur qui ne s'arrête pas de voler finit toujours par être arrêté par le propriétaire. » Et le larcin que j'étais tombé sur la fureur de la vindicte populaire – réputée au Cameroun pour son – tabassage à mort. Je fus roué de coups et laissé pour mort. La foule qui me rossait, persuadée par mon évanouissement que j'étais sans vie, se dispersait quand soudain, armé de ce souffle qui ne pouvait m'emmener plus loin que dans l'enceinte du commissariat situé à une centaine de mètres, je fis l'exploit de sauver ma vie par un sprint jusqu'à échouer dans les bras de la police. Mais mon escampette n'était rien de moins qu'un coup d'éventail donné à la flamme de hargne de la vindicte populaire. Celle-ci n'en revenait pas que, non seulement préjugé mort, je puisse toujours être vivant, et qu'en outre,